

IMRE KERTÉSZ  
PRIX NOBEL  
DE LITTÉRATURE 2002

*ACTES SUD*

## IMRE KERTÉSZ

L'homme est né en 1929 ; l'écrivain en 1961, année où il entreprend la rédaction du roman *Etre sans destin*. Quinze ans le séparent alors des événements auxquels il tente de survivre grâce à l'écriture : sa déportation, à l'âge de quinze ans, dans le camp de concentration d'Auschwitz.

C'est à la suite d'un licenciement qu'il est devenu écrivain. Le stalinisme battant son plein à Budapest, Imre Kertész perd en 1951 son emploi de journaliste. Sans l'expérience de cette paralysante époque du "socialisme goulasch", ses romans n'auraient pas la même envergure, tant ses œuvres sont à la fois imprégnées des camps de concentration et de la vie d'après-guerre sous le règne de Moscou.

Souffrance, lucidité, ironie, refus de tout totalitarisme : tels sont les éléments de l'œuvre d'Imre Kertész qui confèrent une portée universelle à son art.

Dans cette brochure, nous présentons les quatre œuvres d'Imre Kertész traduites en français, un aperçu des œuvres à venir et une biobibliographie complète.

La meilleure façon de célébrer un écrivain n'est-elle pas de lire ce qu'il a dit lui-même à propos de son œuvre ? Nous publions ici deux interviews où il élucide les circonstances de l'écriture de la *Trilogie de l'Etre sans destin*.

La première (p. 5) a été publiée par le magazine allemand *Der Spiegel* en 1996. La seconde (p. 17) est le fruit de la rencontre de l'auteur avec Claire Devarieux, journaliste à *Libération*, en janvier 1998 à Paris.

MARTINA WACHENDORFF



*Trilogie  
de l'Être sans destin*

IMRE KERTÉSZ  
PRIX NOBEL  
DE LITTÉRATURE 2002

ACTES SUD

## LA TRILOGIE DE L'ÊTRE SANS DESTIN

Traduite du hongrois  
par Natalia et Charles Zaremba

Imre Kertész considère que trois de ses œuvres constituent la *Trilogie de l'Être sans destin*.

Une vie après l'expérience des camps est-elle possible ? Les trois romans tournent autour de cette interrogation existentielle.

Le premier tome de la trilogie est le roman qui lui a donné son titre : dans *Être sans destin*, un garçon de quinze ans découvre jour après jour l'univers totalitaire des camps de concentration, dont il ignore le fonctionnement, le sens, la finalité...

Dans *Le Refus*, roman de facture autobiographique, Kertész raconte à quel point le roman *Être sans destin* est rejeté par la société hongroise de l'époque. Avec ironie, il dépeint la langue de bois et l'immobilisme des intellectuels conformistes. Suit un roman dans le roman : l'écrivain rejeté qui vit, reclus et méprisé, de quelques travaux mineurs décide d'inventer une fable féroce pour se venger.

Le troisième tome, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, évoque les blessures spirituelles persistantes de ceux qui ont vécu les camps de la mort. L'impossibilité de donner la vie s'avère l'un des pires symptômes d'une existence "sans destin".

IMRE KERTÉSZ

## Etre sans destin

roman traduit du hongrois  
par Natalia et Charles Zaremba



*ACTES SUD*

De son arrestation, à Budapest, à la libération du camp, un adolescent a vécu le cauchemar d'un temps arrêté et répétitif, victime tant de l'horreur concentrationnaire que de l'instinct de survie qui lui fit composer avec l'inacceptable. Parole inaudible avant que ce livre ne la vienne proférer dans toute sa force et ne pose la question de savoir ce qu'il advient, quand il est privé de tout destin, de l'humanité de l'homme.

Imre Kertész ne veut ni témoigner ni "penser" son expérience, mais recréer le monde des camps, au fil d'une impitoyable reconstitution immédiate dont la fiction pouvait seule supporter le poids de douleur.

Cette œuvre dont l'élaboration a requis un inimaginable travail de distanciation et de mémoire dérangera tout autant ceux qui refusent encore de voir en face le fonctionnement du totalitarisme que ceux qui entretiennent le mythe d'un univers concentrationnaire manichéen.

## “JE VEUX BLESSER MES LECTEURS”

*Le Hongrois Imre Kertész s'exprime sur son roman  
Être sans destin.*

DER SPIEGEL : *Monsieur Kertész, pour nombre de vos lecteurs, le titre de votre roman, Être sans destin, peut paraître énigmatique : que signifie-t-il ? Une première réponse se trouve peut-être à la fin du roman : “S’il y a un destin, alors la liberté est impossible.” Cette phrase explique-t-elle le titre de votre roman ?*

IMRE KERTÉSZ : Eh bien, tout d’abord, cela signifie seulement que, dans un état totalitaire, l’être humain est déterminé et commandé par une instance extérieure. Il ne peut se développer librement, il ne peut agir librement. Il doit passer par un destin qui, au fond, lui est étranger.

DER SPIEGEL : *Mais en quoi le héros de votre roman, un jeune homme de quinze ans qui survit aux camps de concentration, est-il alors un “être sans destin” ?*

IMRE KERTÉSZ : Parce qu’il est très jeune, parce qu’il est incapable de comprendre tout cela. Ce jeune garçon a subi une biographie qui lui est étrangère et à laquelle il a été contraint – et voilà que soudain, au moment où il quitte le camp pour retourner dans son pays, tout cela prend fin. Tout à coup, la détermination qui lui est familière depuis l’enfance, et selon laquelle il existe, en tant que Juif, pour être exterminé, tout à coup, cette détermination n’est plus valable. A ce moment, il est libre et ne sait plus du tout que faire des quinze premières années de sa vie, et comment les accepter.

DER SPIEGEL : *Est-ce ici une description de vous-même ? Le narrateur est-il votre alter ego ?*

IMRE KERTÉSZ : Non, pour ma part, j'ai accepté mon destin. Si vous voulez, Auschwitz, mon destin dans le camp et moi, nous ne faisons qu'un. Je ne me considère même pas comme une victime. Pour survivre, il fallait traverser l'enfer – et en enfer, on se salit. Les innocents sont ceux qui sont morts. Mais celui qui a survécu ne peut tout simplement pas être complètement vierge de ce qui a sali l'ensemble de l'humanité. Il faut savoir accepter cela.

DER SPIEGEL : *Toutefois, la biographie du narrateur, un jeune garçon de Budapest, âgé de quinze ans, correspond tout à fait à la vôtre. Où réside la fiction dans ce livre ?*

IMRE KERTÉSZ : Si j'avais écrit un roman autobiographique, il m'aurait suffi d'évoquer la notion d'Auschwitz, et chaque lecteur aurait su, plus ou moins précisément, de quoi il retournait. Pour ma part, je voulais faire naître Auschwitz lentement, dès la première phrase, je voulais vraiment composer cela et ne faire confiance à rien de ce que je pouvais connaître.

DER SPIEGEL : *Le héros de votre roman est tout d'abord un jeune homme confiant, presque insouciant, qui supporte les brimades et les tortures du camp avec une nonchalance quasi provocante. Ce n'est qu'avec le temps qu'il s'affaiblit, jusqu'à être presque complètement anéanti. Qu'est-ce qui différencie cela de ce que vous-même avez vécu ?*

IMRE KERTÉSZ : J'étais tout simplement un tout autre jeune homme. Ce n'est pas parce que j'aurais vécu le même destin que j'ai choisi ce jeune homme comme narrateur, ce choix est le fruit d'une réflexion, disons, stratégique : ce qui

caractérise les régimes totalitaires tels que le nazisme ou le stalinisme, c'est bien qu'on y est rabaissé à un certain niveau. L'être humain vit dans une sorte d'infantilisme, il est utilisé et il fonctionne, c'est tout. La naïveté du narrateur correspond à ce niveau, il ne sait pas encore tout de l'horreur.

DER SPIEGEL : *Un petit Parsifal ?*

IMRE KERTÉSZ : Exactement, il a tout à fait les traits de caractère de Parsifal, il n'est pas encore en mesure de poser les questions décisives. Un jeune de quinze ans a évidemment plus de confiance en la vie qu'un adulte. C'est peut-être là qu'est la différence entre les enfants et les adultes dans un camp de concentration. Leur confiance n'est pas détruite aussi rapidement.

DER SPIEGEL : *Dans la mesure où vous placez au même niveau l'expérience du totalitarisme sous la période nazie et sous la période stalinienne, votre roman pourrait également être compris comme une critique du régime communiste en Hongrie.*

IMRE KERTÉSZ : En tout cas, je n'aurais très certainement pas écrit ce livre si je n'avais pas vécu le stalinisme. En Hongrie, en 1949, tout a été nationalisé. J'étais alors un jeune journaliste, et tout de suite, j'ai perdu mon emploi. Et puis en 1956, il y a eu les événements de Budapest et la répression de la révolte. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai été assez mûr pour écrire sur Auschwitz, ce n'est qu'à ce moment que j'ai su ce qu'un pouvoir aussi impitoyable pouvait faire aux hommes.

DER SPIEGEL : *Etre sans destin a paru pour la première fois dans votre pays en 1975. Les éditeurs de l'époque n'ont-ils pas reconnu l'allusion faite à la situation d'alors ?*



IMRE KERTÉSZ : Si, si. L'une des deux grandes maisons d'édition étatiques n'en a pas voulu du tout ; chez l'autre, j'ai ensuite eu plus de chance, si on peut dire : on a imprimé ce que l'on appelait un tirage de base de 5 000 exemplaires, mais, après deux ou trois semaines, le livre avait disparu de toutes les librairies.

DER SPIEGEL : *Comment vous êtes-vous expliqué ce phénomène ?*

IMRE KERTÉSZ : Au début, j'ai réellement cru que mon livre s'était vendu aussi vite – jusqu'à ce que j'apprenne qu'il y avait, en dehors de Budapest, de grands entrepôts où l'on stockait des tonnes de livres de ce genre. Pour finir, je suis allé chercher là-bas 200 exemplaires que j'ai mis dans un taxi pour les distribuer ensuite personnellement à des amis ou à des connaissances.

DER SPIEGEL : *Financièrement, ça n'a pas dû être un succès.*

IMRE KERTÉSZ : Bien sûr que non, et d'ailleurs je n'y comptais pas. Rien que par sa forme narrative, le livre ne répondait pas aux critères de goût de l'époque. Tout le monde faisait alors des expériences avec différents niveaux de temps. Alors que moi, je racontais de manière linéaire, en ligne droite, ce qui n'était ni spectaculaire, ni moderne. Il y a d'ailleurs de bonnes raisons à cela : le temps, dans cette histoire, n'appartient en effet pas au narrateur, mais au pouvoir. Le temps lui-même lui est imposé. De plus je devais faire très attention à ce qu'aucune phrase ne vienne forcer le livre de l'extérieur ...

DER SPIEGEL : *En fait, vous n'aviez pas le droit d'expliquer quoi que ce soit au lecteur...*

IMRE KERTÉSZ : C'est cela, je ne pouvais pas écrire une seule fois : "Trois jours après, il arriva

telle ou telle chose...” Je voulais et devais me limiter totalement à la perspective de mon jeune narrateur.

DER SPIEGEL : *Ce qui pourrait irriter bien des lecteurs. Mais si vous-même, en tant qu’auteur, ne le faites pas, pourquoi le héros de votre histoire ne se plaint-il jamais lui non plus de la dureté de son destin, pourquoi ne dit-il jamais rien de son désespoir ? Il aurait suffisamment de raisons de le faire.*

IMRE KERTÉSZ : Mais c’est qu’il ne conçoit même pas l’injustice comme telle. Cela lui est absolument naturel d’être discriminé. Dès 1920, il y avait en Hongrie une loi qui rendait l’accès à l’université plus difficile pour les Juifs. En 1939, quand j’avais dix ans, je n’ai pu continuer l’école qu’avec une dérogation.

DER SPIEGEL : *On peut peut-être effectivement s’habituer à la discrimination. Mais peut-on aussi s’habituer à des tortures telles que celles vécues par le narrateur dans le camp ? Il a quand même dû ressentir cette volonté de destruction, cela va plus loin que la discrimination.*

IMRE KERTÉSZ : Oui, cela va plus loin. On est soi-même confronté à la mort. Mais à ce propos, je ne peux dire qu’une seule chose : écrire un roman, un roman sur Auschwitz, qui ne blesserait pas le lecteur, ce serait honteux. Blesser le lecteur, c’est ce que je veux ; toute ma technique tend vers cela.

DER SPIEGEL : *Vous voulez simplement décevoir ses attentes, ou bien vous voulez vraiment le blesser personnellement ?*

IMRE KERTÉSZ : Même si je lui épargne les pires atrocités, je veux quand même le blesser.

DER SPIEGEL : *Il est vrai que vous décrivez dans votre roman la destruction physique du héros par*

*le travail forcé, mais les scènes de violence sadique restent absentes, dans l'ensemble.*

IMRE KERTÉSZ : Disons que, pour ma part, j'ai rencontré bien plus d'atrocités. Non, je fais tout simplement confiance à la morale du lecteur, qui sera blessée par les passages froids, apparemment amoraux, du livre. Au lecteur qui va se mettre en colère contre le fait que le narrateur, lui, ne se met pas en colère et qu'il accepte apparemment tout sans se plaindre...

DER SPIEGEL : *C'est donc un artifice de l'écrivain ?*

IMRE KERTÉSZ : Oui, un artifice, mais qui correspond cependant entièrement à la réalité.

DER SPIEGEL : *Travaillez-vous selon ce même principe lorsque vous parlez à maintes reprises du "bonheur" dans le camp de concentration ? Est-ce une provocation, ou bien avez-vous vraiment vécu cela ainsi ?*

IMRE KERTÉSZ : Je l'ai vécu ainsi. Rimbaud a dit un jour que le malheur de tout être, c'est le bonheur. En d'autres termes : le bonheur est un piège pour les êtres humains, il les incite à continuer à vivre. Même dans le désespoir le plus profond, nous ressentons aussi des instants de bonheur, d'espoir. Ce n'est que lorsque je ne crois plus à l'avenir que je me pends.

DER SPIEGEL : *Quels sont, dans le camp, les instants qui ont déclenché ce sentiment de bonheur ?*

IMRE KERTÉSZ : Il y avait ce bonheur végétatif : quand on a la permission de rester allongé et qu'on n'est pas battu, quand on a la permission de manger et qu'on n'est pas affamé, quand on est saisi par le souvenir d'une belle journée à la maison.

DER SPIEGEL : *C'est-à-dire chaque fois que ce système fondé sur la destruction marquait une pause.*

IMRE KERTÉSZ : Oui, je ressens déjà du “bonheur” quand je reçois plus à manger que de coutume. Et puis, il y a ces expériences incroyablement intenses, qu’on n’oublie jamais ensuite, par exemple quand on est plus près de la mort que de la vie.

DER SPIEGEL : *Si ce n’était pas vous qui aviez dit cela, on pourrait le prendre pour du cynisme.*

IMRE KERTÉSZ : Mais c’est la vérité. Je me suis plusieurs fois retrouvé dans un état où j’étais comme mort. Ce ne sont pas des expériences strictement mauvaises. A ce moment, les SS étaient oubliés, il n’y avait plus de politique, il n’y avait plus que moi et la mort. Ce qui s’est produit en moi dans ces moments est pour moi inoubliable.

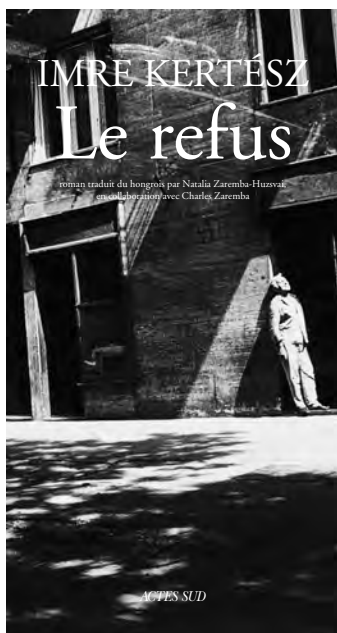
DER SPIEGEL : *Vouloir écrire sur l’Holocauste, tout en restant à ce point hors de l’espace politique, c’est très risqué.*

IMRE KERTÉSZ : Je sais. Les camps de concentration sont le plus souvent décrits selon certains standards – les Juifs, les SS, l’antisémitisme. Mais il arrive aussi un moment où l’on doit faire face à son destin, à la mort. Et c’est en cela que l’écriture bêtement idéologique se distingue d’une approche de la vérité dans son entier – avec toutes ces expériences extrêmes.

[...]

*Der Spiegel*, n° 18, 1996.

Propos recueillis par Volker Hage et Martin Doerry,  
traduits de l’allemand par Isabelle Liber.



Voici la pièce centrale de ce qu’Imre Kertész appelle la trilogie de “l’absence de destin”.

Le refus est d’abord celui des éditeurs de la période stalinienne en Hongrie, qui rejettent le roman *Être sans destin*. Empêché de rendre publique son approche littéraire de l’expérience concentrationnaire, Kertész entre alors dans une sorte de paralysie, une existence de mort-vivant. Dans la première partie du roman, il décline les différents symptômes de sa douleur.

Le refus est ensuite celui de l’écrivain, qui n’abandonne pas et reprend la plume. La seconde partie du roman raconte l’histoire de Köves, personnage étrange qui revient dans sa ville après une longue absence et se confronte aux nouveaux maîtres du pays.

En mettant en scène ses aventures dans l’univers “socialiste réaliste”, Kertész confère au stalinisme le caractère tragicomique d’une farce noire.

LE REFUS  
(extrait)

“Vous êtes journaliste ? demanda-t-il.

— Oui, dit Köves. A ceci près que j’ai été viré, ajouta-t-il tout de suite comme pour éviter un éventuel malentendu.

— Tiens donc, fit Berg, et pourquoi ?

— Peut-on le savoir ? dit Köves en souriant.

— Oui”, dit Berg à voix haute, d’un ton décidé, et Köves, visiblement surpris par cette réponse inhabituelle, haussa les épaules et dit, avec une insouciance peut-être un peu forcée :

“Alors vous en savez visiblement plus que moi, parce que moi, je ne le sais pas.

— Comment pouvez-vous ne pas le savoir, dit Berg irrité par la contradiction, alors que tout le monde le sait ? Vous faites seulement semblant d’être étonné”, et Köves se rappela un souvenir lointain : il avait l’impression qu’on lui avait déjà dit quelque chose d’analogue.

Leur conversation s’interrompit : Aliz était revenue. Elle posa les petits-fours devant Berg, Köves eut des boulettes avec des pommes de terre, des cornichons, deux énormes galettes de viande hachée, Aliz avait certainement jugé qu’il pourrait ainsi se caler l’estomac à bon compte. Et bien qu’il ne fût pas avare de sourires reconnaissants, Köves avait hâte de rester seul avec Berg :

“Vous aussi, demanda-t-il, vous avez été viré ?” Croyant soudain se rappeler avoir entendu dire quelque chose de ce genre à propos de Berg, sans s’en souvenir précisément, bien sûr, Köves se rendait compte peu à peu qu’aux *Mers du Sud* on savait tout sur tout le monde et on ne savait rien sur personne.

Mais à l'évidence Berg non plus ne lui donnerait pas d'explication précise :

“On peut le dire” fut sa seule réponse, puis il mordit dans le dessus rose d'un de ses gâteaux, reposant le fond en biscuit dans son assiette.

“Et vous, dit Köves qui contrairement à ses habitudes ne voulait pas lâcher prise, vous, vous savez pourquoi ?

— Evidemment, dit Berg d'un ton froid et péremptoire en fronçant un peu les sourcils, comme irrité par l'incompréhension de Köves. Je n'avais pas les aptitudes requises.

— Pour quoi ? demanda Köves qui s'était mis à manger à son tour.

— Pour faire ce à quoi j'étais destiné, dit Berg avant de mordre dans l'autre petit-four, couleur chocolat – bien sûr, il n'y avait pas de chocolat dedans, mais une pâte qui y ressemblait.

— Et à quoi étiez-vous destiné ? demanda Köves en reprenant sans hésiter, sûrement par surprise, l'expression singulière de Berg.

— A ce pour quoi j'ai des aptitudes, répondit-il avec le même naturel que précédemment.

— Mais alors, insista Köves, pour quoi avez-vous des aptitudes ?

— Vous voyez, dit Berg avec une expression songeuse, sans regarder Köves, comme s'il parlait tout seul, c'est bien la question. Vraisemblablement pour tout. Plus précisément : pour n'importe quoi. Peu importe. Je présume que j'ai eu peur d'essayer.” Semblant être revenu dans la réalité, Berg cherchait quelque chose du regard sur la table, il vit les serviettes et en prit une pour s'essuyer les doigts sûrement collants à cause des petits-fours. “Et on ne le saura jamais, dit-il pendant ce temps, parce que j'ai été exclu du domaine des décisions.

— Comment ça ? demanda Köves.

— Parce que j'ai reconnu les faits, dit Berg, et que les faits m'ont reconnu."

Bruits de vaisselle : Aliz prenait des assiettes et des couverts sur leur table, Berg ferma les yeux, comme si l'affairement de la femme et le tintamarre qui s'ensuivait lui avaient infligé une souffrance physique, Köves profita de l'occasion pour demander un verre de bière à Aliz qui, se penchant par-dessus la table et articulant comme pour parler à un sourd-muet, demanda à Berg :

"Tu n'as pas soif ?" Celui-ci fit non de la tête et, les yeux toujours fermés, avec un visage où se peignaient à la fois les tourments et une sorte de prière puérile, il se contenta de lever deux doigts et Aliz hésita un peu :

"Ce n'est pas trop ?" demanda-t-elle, sur quoi il replia le pouce, si bien que seul son index restait dressé, implorant.

"D'accord, dit-elle après un instant de réflexion, mais après, ça suffit : tu auras une indigestion", puis elle s'en alla. Köves, qui était impatient de faire son observation, put enfin l'exposer :

"C'est très intéressant, mais je ne comprends pas très bien.

— Quoi donc ? dit Berg en ouvrant les yeux, ayant visiblement oublié de quoi ils parlaient.

— Que voulez-vous dire, demanda Köves avec impatience, quand vous dites que les faits vous ont reconnu ?

— J'ai dit ça ? demanda Berg.

— Oui", l'encouragea Köves à la manière d'un enfant qui attend la suite de l'histoire.



# Si c'est un enfant...

Auschwitz  
irrationnel ? Pas du  
tout, répond le Hongrois  
Imre Kertész pour avoir  
traversé l'horreur à  
l'âge de quinze ans.  
Entretien autour de la  
traduction de «Être  
sans destin».

LIBÉRATION : *Dans quel contexte avez-vous écrit Être sans destin ?*

IMRE KERTÉSZ : La Hongrie du début des années soixante-dix était un Etat policier petit-bourgeois. Il y avait une impression d'étouffement, on n'avancait pas. L'adaptation de la population n'était pas parfaite, c'était une situation psychotique où chacun s'arrangeait en faisant des compromis frustrants. L'écriture d'*Être sans destin* n'est pas pensable sans ce contexte. Le roman a deux niveaux dans le temps : la guerre, et la période d'après 1956, quand le socialisme goulasch, avec sa dynamique plus lente, mais très efficace pour broyer les âmes, est le préféré de l'Occident. Ce socialisme-là est la madeleine de Proust qui me rappelait les camps.

Je ne connaissais personne. Je n'ai pas emprunté le chemin habituel, publier des nouvelles pour se faire un nom. Ce qui m'intéressait, c'était ce roman-là, et c'est avec lui que j'ai commencé ma "carrière". Pour gagner ma vie, j'écrivais des mauvaises pièces de boulevard

qui me permettaient de rester en dehors du milieu littéraire officiel et frustré. J'ai eu de la chance. Si j'avais été accepté par ce milieu, cela aurait été terrible pour moi sur un plan moral. Aujourd'hui, j'ai reçu tous les prix hongrois possibles, mais je me sens encore comme un corps étranger sur la scène littéraire.

J'avais pris la décision de devenir écrivain à vingt-cinq ans. Je n'avais aucune formation. Ma plus grande expérience a été Camus, il m'était totalement inconnu quand j'ai feuilleté *L'Étranger* dans une librairie. Le titre m'intéressait, en hongrois c'était *Indifférence*. J'ai senti que ce livre avait été écrit pour moi. Puis je suis revenu à Flaubert, à *L'Éducation sentimentale*, le premier roman moderne. Je ne lisais pas de littérature hongroise contemporaine, elle était comme infectée. Je devais chercher une langue, me créer mon propre univers littéraire. Je vivais dans un monde où les mots n'étaient pas vrais, il me fallait les tenir à distance. J'ai lu qu'*Ulysse* de Joyce avait été refusé par cinquante maisons d'édition. Sous une dictature, un seul refus suffit, qui équivaut à une condamnation à mort. Même quand on connaît la nature perverse du régime, on ressent le poids de ce verdict, et on se sent mis au ban. Pourtant, je ne me plains pas. Je pouvais travailler. J'ai écrit mes meilleurs livres sous cette pression terrible. Il n'y a plus de dictature à présent, il n'y a plus de répression, c'est le problème.

LIBÉRATION : *D'avoir écrit ce livre, le mécanisme de l'oubli s'est-il enclenché ?*

IMRE KERTÉSZ : Oui, même si oubli n'est pas le mot juste, un processus terrible commence. Que devient l'expérience une fois mise en

mots ? L'écrivain puise à son gré, il s'autoexploite, c'est son privilège. Mais il tue en lui l'enfant qu'il a été.

LIBÉRATION : *Diriez-vous, comme Primo Levi : "Ecrire m'a soulagé" ?*

IMRE KERTÉSZ : Quand je sais que je viens d'écrire quelque chose de bon, je ressens de la joie. Ça ne me délivre pas de ma propre histoire, mais c'est joyeux. Je ne peux concevoir aucune activité artistique sans cette joie. En ce sens, tout artiste est soulagé quand c'est couché noir sur blanc.

LIBÉRATION : *En quoi est-ce un roman ?*

IMRE KERTÉSZ : Il fallait choisir entre roman et autobiographie. Je me suis décidé résolument pour le roman. Ce n'est pas parce que j'étais un enfant que le narrateur en est un. Il est un enfant parce que l'infantilisation est caractéristique de toute dictature. Et si c'est un enfant qui parle, c'est plus authentique que si c'était un adulte s'exprimant comme un enfant, ayant été abaissé à penser comme tel. D'autre part, la composition. Il s'agit d'une Passion : la maison, l'étoile jaune, la ghettoïsation, l'arrivée dans le camp, les conditions de survie dans un camp de travail. Jusque-là, c'est un déroulement presque obligé de la littérature de l'Holocauste. C'est après que je situe un point crucial. C'est après que la question de la survie se pose de manière romanesque. Je voulais éviter tout motif romanesque, mais survivre ou non est inscrit dans la loi des camps. Et enfin, la confrontation, le retour, la prise de conscience d'une vie sans destin. C'est un roman de formation à l'envers.

LIBÉRATION : *Pourquoi être traducteur de l'allemand ?*

IMRE KERTÉSZ : A l'école, l'allemand était obligatoire, j'y ai appris les bases. Plus tard, les auteurs étrangers n'étant pas publiés en Hongrie, je les lisais en allemand. Et puis, quand mon livre est paru, on m'a demandé des traductions et c'est devenu mon gagne-pain. Non, je n'arrive pas à me dire que la langue de Schnitzler, de Joseph Roth, est celle des nazis. Je n'arrive même pas à me dire que la langue de Nietzsche est celle des nazis.

*Libération*, 15 janvier 1998.

Propos recueillis par Claire Devarrieux.



C'est pour l'enfant auquel il n'a jamais voulu donner naissance qu'Imre Kertész prononce ici le *kaddish* – la prière des morts de la religion juive. D'une densité et d'une véhémence qui font songer à Thomas Bernhard, ce monologue intérieur est aussi le récit d'une existence confisquée par le souvenir de la tragédie concentrationnaire. La vie d'Imre Kertész, qui connut la déportation à Auschwitz et Buchenwald, est littéralement lacérée par le sentiment de l'exil intérieur que renforcent les conditions de la vie intellectuelle et quotidienne de la Hongrie d'avant 1989.

Proférée du fond de la plus extrême souffrance, cette magnifique oraison funèbre affirme l'impossibilité d'assumer le don de la vie dans un monde définitivement traumatisé par l'Holocauste. Ce que pleure le narrateur, ce n'est pas seulement "l'enfant qui ne naîtra pas" : c'est l'humanité tout entière.

KADDISH POUR L'ENFANT QUI NE NAÎTRA PAS  
(extrait)

“Non !” – dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les supplantent – je fais de l’esprit, si toutefois on peut considérer cela comme un trait d’esprit, en d’autres termes, si on peut considérer que la vérité pitoyable et nue est un trait d’esprit –, dis-je donc au philosophe qui venait vers moi, après que nous nous fûmes, lui et moi, arrêtés net dans cette forêt mourante rongée par la maladie, peut-être la tuberculose, et qu’on croirait entendre haleter, cette hêtraie, ou comment la nommer : j’avoue mon ignorance totale en matière d’arbres, je reconnais tout juste les sapins, à cause de leurs aiguilles, et puis les platanes, parce que je les aime et malgré mes contre-instincts, je sais encore reconnaître ce que j’aime, bien que ce soit sans cette violence qui me frappe en pleine poitrine, me noue l’estomac, me fait bondir et me galvanise, avec laquelle je reconnais ce que je hais. Je ne sais pas pourquoi, avec moi, il en va toujours et partout autrement qu’avec les autres, et à vrai dire, même si je le sais peut-être, il est plus simple que je croie ne pas le savoir. Cela m’épargnerait beaucoup d’explications. Mais il est visiblement impossible d’échapper aux explications, nous passons notre temps à expliquer et à nous expliquer ; la vie, cet inexplicable complexe de présences et de sensations, exige de nous des explications, notre

environnement exige des explications, et pour finir, nous exigeons des explications de nous-mêmes, jusqu'à ce que nous réussissions à tout anéantir autour de nous, y compris nous-mêmes, c'est-à-dire à nous expliquer à mort – expliquai-je au philosophe, avec sur mes lèvres ce besoin dégoûtant mais irrésistible de parler quand je n'ai rien à dire, et qui est de même nature, je le crains, que mon habitude de donner des pourboires généreux aux garçons de café, aux chauffeurs de taxi ou aux personnes semi-officielles quand je veux les soudoyer, etc., et aussi que ma politesse exagérée, exagérée jusqu'à l'abnégation, comme si j'implorais sans cesse qu'on me laisse exister, mener cette existence. Mon Dieu. J'étais tout simplement parti faire une promenade en forêt – tant pis si ce n'était qu'une minable chênaie –, pour prendre l'air – tant pis si cet air était quelque peu vicié –, pour m'aérer la tête, comme on dit, parce que cela sonne bien si on ne considère pas le sens des mots, parce que si on le considère, alors, n'est-ce pas, ces mots n'ont aucun sens, tout comme ma tête n'a pas besoin d'être aérée, au contraire, je suis très sensible aux courants d'air ; c'est ici que je passe – que je passais – mon temps, provisoirement (et maintenant, je ne vais pas développer les possibilités qu'offre ce mot), au cœur de ces collines de Hongrie, dans une maison, appelons-la maison de repos, bien qu'on puisse y travailler (il est vrai que je travaille tout le temps, et je ne le fais pas seulement pour assurer ma subsistance, car si je ne travaillais pas, j'existerais, et si j'existais, je ne sais pas à quoi cela m'obligerait, alors il vaut mieux que je ne le sache pas, bien que mes cellules et mes entrailles s'en doutent, puisque c'est

pour cela que je travaille sans relâche : tant que je travaille, je suis, si je ne travaillais pas, qui sait si je serais, alors que cela, je le prends au sérieux, et je dois le prendre au sérieux, parce que c'est là que se trouvent les interdépendances les plus sérieuses entre ma subsistance et mon travail, c'est évident), dans une maison, donc, où j'avais gagné le droit de séjourner en l'honorable compagnie d'intellectuels du même tonneau que je ne peux pas éviter même si je me tapis sans bruit dans ma chambre – où seul le cliquetis de ma machine à écrire trahit le secret de ma cachette –, j'ai beau me faufiler sur la pointe des pieds dans les couloirs, il faut bien manger, et alors mes compagnons de table me cernent de leur présence impitoyable, il faut bien aussi se promener, et alors voilà, je rencontre, au beau milieu de la forêt, lourdaud et déplacé, avec sa casquette à visière, beige et brune à carreaux, son raglan flottant, ses minuscules yeux blafards, son grand visage semblable à une pâte souple, pétrie, et déjà levée – M. Obláth, le philosophe. Il exerce ce métier dans le civil, c'est écrit en toutes lettres sur sa carte d'identité, c'est-à-dire que M. Obláth est un philosophe au même titre qu'Emmanuel Kant, Baruch Spinoza ou Héraclite d'Ephèse, exactement comme, moi, je suis écrivain et traducteur, et je ne vais pas me ridiculiser en me réclamant des géants qui furent de véritables écrivains et – parfois – de véritables traducteurs, parce que je suis suffisamment ridicule sans cela, avec mon métier, et parce que pour certains – surtout pour les institutions, mais aussi à mes propres yeux, pour des raisons certes différentes – le travail de traducteur peut donner à mes activités une apparence d'objectivité et de légitimité.



“Non !” – cria, hurla en moi quelque chose, immédiatement, tout de suite, lorsque ma femme (qui ne l’est d’ailleurs plus depuis longtemps) orienta la conversation vers lui – vers toi – et mon cri a mis de longues années à s’apaiser, oui, pour ne laisser qu’un mal de vivre mélancolique, comme la furie d’Odin au cours du fameux adieu, jusqu’à ce que, émergeant des brumes du son mourant des instruments à cordes, lentement et malicieusement, comme une maladie latente, une question se dessine en moi, et cette question, c’est toi, ou pour être plus précis, c’est moi remis en question à travers toi, ou pour être encore plus précis (et là, M. Obláth était en gros d’accord avec moi) : mon existence considérée comme la possibilité de ton être, c’est-à-dire que je suis un assassin, si on veut pousser la précision jusqu’au bout, jusqu’à l’absurde, et c’est possible avec un minimum de masochisme, puisque, Dieu merci, il est trop tard, il sera toujours trop tard, tu n’es pas là, alors que moi, je me sens en parfaite sécurité, puisqu’en disant non, j’ai tout détruit, tout réduit en poussière, surtout mon mariage éphémère et malheureux, dis-je à M. Obláth, docteur en philosophie, avec cette indifférence que la vie n’a jamais su m’apprendre, mais que je pratique aisément en cas de besoin absolu. Et là, il le fallait, parce que le penseur était d’humeur songeuse en venant vers moi, je l’avais vu tout de suite à sa tête légèrement penchée sur le côté, coiffée d’une casquette à visière canaille, comme un bandit de grand chemin farceur qui se demande après avoir vidé quelques verres s’il doit me tuer ou m’échanger contre une rançon, mais bien sûr – j’ai failli dire : hélas –, Obláth était à cent lieues de se poser cette question, un philosophe n’a pas coutume de

méditer sur le brigandage, et s'il le fait, c'est sous la forme d'une question philosophique ardue, laissant le sale boulot aux hommes de main, finalement, cela s'est déjà vu, bien que cela me fût venu à l'esprit à propos de M. Obláth par pur arbitraire et presque par suspicion, vu que je ne connaissais pas sa vie, et j'espérais qu'il ne me la raconterait pas. Non, mais il me surprit en me posant une question aussi indiscreète que celle d'un voleur me demandant combien d'argent j'ai en poche, à savoir qu'il se mit à s'appesantir sur ma situation familiale, après m'avoir présenté la sienne, à titre d'acompte, certes, comme s'il parlait du principe que si moi, je pouvais tout savoir sur lui, alors que cela ne m'intéressait guère, il avait bien le droit de... Mais je coupe court à mes divagations, parce que je sens que les lettres, les mots m'entraînent, et qui pis est dans la mauvaise direction, dans la direction de la paranoïa moralisatrice que je me suis surpris plusieurs fois à pratiquer, et dont les raisons sont trop évidentes à mes yeux (solitude, isolement, exil volontaire) pour pouvoir m'inquiéter, car en fin de compte, c'est moi qui les ai créées, en guise de premier coup de pelle à ce fossé beaucoup plus profond que je dois creuser jusqu'au bout, motte après motte, et qui m'engloutira (il est toutefois possible que je ne creuse pas la terre, mais l'air où il y a beaucoup de place) – M. Obláth se contenta de me demander innocemment si j'avais des enfants ; en tout cas, il le fit avec une franchise brutale, c'est-à-dire avec l'indélicatesse qui caractérise les philosophes, et ce, au plus mauvais moment possible ; mais comment aurait-il pu savoir que sa question me bouleverserait ?

IMRE KERTÉSZ

# Un autre

Chronique d'une métamorphose

traduit du hongrois  
par Natalia et Charles Zaremba



*ACTES SUD*

Doublement traumatisé par l'expérience concentrationnaire puis par la mise au ban stalinienne, Imre Kertész se confronte, depuis l'effondrement du communisme d'Etat de la Hongrie, aux conséquences de l'inédite liberté qui lui est enfin échue. Aujourd'hui, on lui demande d'être l'éternel témoin et garant de la mémoire de l'Holocauste, on l'invite en Allemagne, en France, en Italie, à Vienne et à Tel-Aviv. Lui-même, à soixante-dix ans, a voulu visiter des lieux de son passé ou découvrir enfin le visage réel d'une Europe qu'il n'avait jusqu'alors appréhendée qu'à travers son immense érudition.

Sous l'influence de Wittgenstein, qu'il traduit, Imre Kertész se rencontre et se cherche. Qu'est-il devenu ? Qu'est devenu le monde ? C'est en écrivain que Kertész transforme en autant d'illuminations, et surtout en véritables morceaux de survie, ces questions auxquelles se mêlent rêves et souvenirs, choses vues et expériences marquantes.

UN AUTRE  
(extrait)

J'aime mon lit à Berlin, il est large, confortable et ferme.

Cette année, j'ai passé en tout et pour tout trois mois chez moi (à Budapest).

Je vis comme un fugitif.

De ce seul point de vue, je vis comme il se doit : je suis un fugitif.

Dans le train, quelque part entre Zurich et Berlin, j'ai cru trouver le magma brûlant et gros d'inspiration de la pièce que j'écris : à travers le suicide du personnage principal, je ferai le deuil de mon propre être créateur – de l'individu qui en trente ans de travail secret, productif mais inoffensif, a façonné, bombyx sortant de son cocon, cet autre que je suis maintenant. Car lui, le vrai créateur, il est mort. J'aimais, j'aime toujours ce moi ancien, souffrant, stylisé, dans lequel j'ai habité si longtemps, ce grand mort qu'on enterre dans ma pièce. Je répète les paroles d'Ibsen – écrire, c'est prononcer une sentence contre soi-même. Dans la pièce, je me condamne à mort (je meurs dans chacun de mes travaux), et si je survis à la sentence, je fuis vers d'autres morts (et je tomberai à coup sûr, vraisemblablement contre toute attente et sans la moindre préparation, sur la vraie : quelle surprise ce sera !).

Rentré dans mon appartement berlinois, j'ai fait la lessive et le repassage, comme une étudiante.

Aujourd'hui : promenade vespérale au bord de la Sprée, long après-midi, eaux sinueuses, les saules trempent leurs écheveaux de branches dans la rivière, par endroits un peuplier, un platane, le

silence et la paix. Près du Charlottenburg, plus précisément dans une ruelle débouchant sur Tegeler Weg, j'ai acheté une gomme dans une papeterie mal éclairée, un jeune homme moustachu m'a servi avec un sourire encourageant ; il a choisi la gomme consciencieusement et m'a demandé quarante pfennigs. Crépuscule mourant de fin d'automne alangui ; cette souffrance nostalgique, diffuse, ce regret des choses perdues qui nous saisit à la vue des foyers chaleureux, des cafés illuminés aux chandelles quand nous errons au bord de l'eau dans les villes étrangères ; cette souffrance ancienne, anonyme, avec son poil et sa peau, ses traits et son caractère, souffrance de l'individu croupissant dans la cellule du Je, la cellule de l'envie d'ailleurs. Le cerf pousse alors un brame sourd et exigeant et se laisse leurrer avec une biche – alors qu'il n'est pas question de ça...

Potsdamer Platz ; le soleil blafard du matin ; le vide au beau milieu de la ville, jonché de gravats et de poussière, à l'endroit où se dressait le mur et autour. Comme après de grands bombardements destructeurs. La légère odeur de brûlé, les routes qui ne mènent nulle part, l'odeur et l'atmosphère du printemps 1945, la mélancolie insaisissable d'être encore en vie... Combien de fois suis-je resté ainsi devant le portail du camp de Buchenwald, goûtant la liberté qui avait une odeur de cadavre, le goût de la soupe du camp et le parfum du printemps... Ensuite, promenade vers la synagogue de l'Oranienburger Strasse. J'ai cherché en vain le petit salon de thé où j'étais entré il y a treize ans, un matin de 1980, alors que le quartier vivait encore à l'âge de la RDA, irrésistiblement attiré par

un morceau de gâteau vert grand comme une pelle. Par la fenêtre du salon, je voyais les ruines en briques rouges et je ne pouvais pas m'en arracher les yeux. Petit à petit, les associations d'idées ont commencé. Une synagogue en feu sur des photos documentaires – la nuit de Cristal, Oranienburger Strasse, le bâtiment de style mauresque... J'ai payé et j'ai couru de l'autre côté de la rue. C'était ça. De-ci, de-là parmi les ruines, des buissons verts poussaient dans les fissures des restes de mur. Pas une plaque commémorative, une inscription à peine visible à l'intérieur, mais ce n'était qu'une information relative à la propriété. Monceau de ruines muet, plongé dans l'anonymat, humilié par l'oubli. A présent, il y a là une coupole de cuivre scintillante, comme une couronne d'épines. Mais les environs, les maisons délabrées, les rues dégradées rappellent de nouveau la guerre ; les porches dégagent des odeurs de renfermé ; images de l'effondrement, moisissure, pourriture. On dirait qu'une cave mystérieuse s'est soudain ouverte et qu'ont surgi au grand jour la destruction et la décomposition que les décennies passées ont laissées derrière elles. Dans quelques années, tout cela disparaîtra ; tout, tout changera, les gens, les maisons, les rues ; les souvenirs seront emmurés, les blessures, bétonnées, l'homme moderne, avec la souplesse qui le caractérise, oubliera tout, il évacuera de sa vie les sédiments troubles de son passé, comme le marc du café. Je sens une certaine satisfaction de voir tout cela peut-être pour la dernière fois (et non seulement de le voir mais aussi de le comprendre), tel un naturaliste qui voit soudain un spécimen d'une espèce récemment disparue vivre tranquillement sa vie anachronique.

## BIOBIBLIOGRAPHIE D'IMRE KERTÉSZ

Imre Kertész est né dans une famille juive de Budapest en 1929.

A l'âge de quinze ans, il est déporté à Auschwitz, puis transféré à Buchenwald. Il est libéré en 1945.

Après avoir obtenu son baccalauréat en 1948, il commence à travailler en tant que journaliste pour le quotidien *Világosság*, qui change bientôt de nom et devient l'organe du parti communiste. Il est licencié en 1951 et effectue alors son service militaire durant deux ans.

C'est à partir de 1961 qu'il travaille au roman *Etre sans destin* (Actes Sud, 1998), dont l'écriture lui prendra dix ans. L'ouvrage finira par paraître dans une petite maison d'édition en 1975.

En 1988 paraît le deuxième tome de la trilogie, *Le Refus* (Actes Sud, 2001), et en 1990 *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (Actes Sud, 1995).

Pendant quarante ans, il vit avec sa femme dans un studio minuscule, en marge de la société hongroise, et gagne sa vie en écrivant des comédies musicales et des pièces de boulevard. Après la parution de son premier roman, il effectue également des traductions (il a notamment traduit Nietzsche, Freud, Hofmannsthal, Canetti et Wittgenstein).

Après la chute du Mur, il confie la gestion des droits de ses œuvres à un éditeur allemand. Dans les années quatre-vingt-dix, par l'intermédiaire de la version allemande de son œuvre, à l'élaboration de laquelle il participe avec minutie, il acquiert petit à petit une grande renommée, d'abord en Allemagne, puis dans le monde entier.

Le journal-essai *Un autre. Chronique d'une métamorphose* (Actes Sud, 1999) rend compte des bouleversements survenus dans la vie de l'auteur, et de sa façon de faire face aux contradictions du monde occidental.

#### BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Actes Sud, 1995 ;  
*Etre sans destin*, Actes Sud, 1998 ;  
*Un autre. Chronique d'une métamorphose*, Actes Sud, 1999 ;  
*Le Refus*, Actes Sud, 2001.

#### LIVRES EN PRÉPARATION

*Felszámolás (Liquidation)*, roman ;  
*Gályanapló (Journal d'un galérien)*, journal d'Imre Kertész ;  
deux recueils d'essais ;  
un recueil de nouvelles ;  
un scénario d'après *Etre sans destin*.



## COPYRIGHTS

Photographie de couverture : © David Balicki

p. 5-11 : © *Der Spiegel*, 1996, reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

p. 16-19 : © *Libération*, 1998, reproduit avec l'aimable autorisation du journal.

Achevé d'imprimer en novembre 2002  
par l'imprimerie Basic Color à Nîmes  
pour le compte des éditions Actes Sud,  
Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles

ACTES SUD  
BP 38 - 13633 Arles cedex  
www.actes-sud.fr  
e. mail : contact@actes-sud.fr

**SERVICE COMMERCIAL**  
tél. : 04 90 49 86 91  
fax : 04 90 49 56 74  
e. mail : commercial@actes-sud.fr

**DIRECTRICE DES VENTES**  
ISABELLE GRÉMILLET

**COMMUNICATION COMMERCIALE**  
JEAN-MARC BRISSON  
tél. : 04 90 49 56 81  
jean-marc.brisson@actes-sud.fr

**SERVICE COMMUNICATION**

18, rue Séguier  
75006 Paris  
tél. : 01 55 42 63 00  
fax : 01 55 42 63 01

**DIRECTRICE DE LA COMMUNICATION**

ESTELLE LEMAÎTRE  
ASSISTÉE DE SAMIA AYOUB  
tél. : 01 55 42 63 10

**ATTACHÉE DE PRESSE**

NATHALIE GIQUEL  
tél. : 01 55 42 63 05  
18, rue Séguier  
75006 Paris

HORS COMMERCE  
F7 9223  
ISBN 2-7427-4206-9